

NEWSLETTER #1

Shelterbuddies

pour le texte



**Perreux-Spitak en 26 jours
avec une Fiat Panda 1998**

Récit de l'expédition Shelterbuddies – Perreux Spitak en 26 jours avec une Fiat Panda 1998

Chers tous,

Après un mois de trajet éprouvant, nous nous devons de rédiger une newsletter pour vous décrire en détail ce mois d'itinérance, de rencontres et de découvertes. Nous vous avons écrit un récit composé de nombreux extraits de nos carnets de bord respectifs, pour pouvoir mieux vous immerger dans la spontanéité de nos émotions.

1. Dire au revoir à la France.

« La route nous appelle, nous tend les bras au matin de ce grand départ. Par quel côté partir ? Ce sera vers la droite pour cette fois. Le moteur grogne un peu de devoir porter une charge nouvelle (...) ».

Les premières heures du trajet sont exaltantes. Nous y sommes, enfin, assis dans cette vieille mère de 1998. Après tant de semaines de préparation, de communications à distance, de travaux pour aménager la voiture, nous avons tant rêvé de ce moment qu'il semble maintenant irréel.

Soucieux de ménager notre bolide, nous décidons de prendre notre temps, et de prendre des petites routes de campagne. Sur ces routes irrégulières, la nature semble dicter à la voiture la direction à prendre.

Nous nous arrêtons pour une première nuit aux alentours du Puy-en-Velay. L'occasion pour nous de mettre à l'épreuve l'aménagement de la voiture pour la première fois. Une sensation de plénitude nous envahit au moment de tirer les tiroirs et de déplier la table de camping. Nous devenons à présent les invités privilégiés de Dame Nature dans l'ensemble des lieux où nous nous arrêtons.

« Réveil matinal, givré. Des petites gouttes ruissellent sur notre tarpe. La nuit a été bonne. C'est d'abord la lumière d'un soleil glacial qui nous réveille. Nous y sommes. Les deux pieds dans l'aventure ».



Nous redécouvrons la beauté de la France et de ses paysages. Un mois de route plus tard, au moment où nous écrivons ce texte, il est clair que les routes françaises sont uniques et n'ont rien à envier à la Croatie ou la Grèce. La soirée passée dans les vignes de Tavel en est l'illustration parfaite.

Ce trajet en France dure cinq jours. Nous en profitons pour nous reposer après ce mois intense de préparation et de travail pour collecter les fonds nécessaires au projet. Baignades, balades autour du Pont du Gard, déjeuner sur le vieux port de Marseille...

Après ces cinq jours de repos, un sentiment étrange nous envahit :

« Envie d'étranger, de partir loin. Ce séjour en France était bon, mais il commence à s'éterniser. Nous avons soif de rencontres et de découvertes ».

Ce n'est pas plus mal. Après tout, les meilleurs adieux sont ceux qui ont lieu quand on ressent le besoin de partir.



2. Premières frontières

Le passage de la frontière italienne épanche notre désir. Le changement de langue sur les panneaux transforme notre regard. L'homme familier par sa langue devient tout à coup étranger, mystérieux.

« Nous visitons quelques villages en bord de mer. Les façades des maisons perchées sur la falaise sont de mille couleurs différentes. Le bivouac pour cette nuit est niché plus haut dans la broussaille, sur un chemin escarpé. Après quelques recherches, nous trouvons un lieu presque inaccessible en voiture. Notre petite Fiat Panda nous y mène sans encombre. Encore une fois, une vue magistrale nous est offerte. La Fiat trône au milieu des buissons et des pierres, comme si elle n'était pas à sa place, et pourtant... Notre maison ambulante se marie parfaitement au décor qui l'entoure. Discussions, mise en place du bivouac, extinction des feux ».



Les rencontres en Italie sont nombreuses, notamment sur les aires d'autoroute. Affamés, nous faisons une halte près de Parme. Milo et Emiliano, deux routiers bien gras lisent le journal, et sont intrigués par la voiture. Ils tentent deux questions en italien, mais leurs cordes vocales irritées par leur consommation excessive de cigarettes rend la compréhension difficile. Malgré le manque apparent de communication, nous faisons table commune. Etonnamment, le sujet qui nous sortit d'affaire face au silence des premiers instants fut le football, puisqu'il fallut très peu de mots pour raviver des rivalités entre les clubs et provoquer le sourire de nos interlocuteurs.

*« Inter Milan ? No, AC Milan better *fais chauffer ses biceps*, buonissimo ! ».* Trivial, mais efficace. Tout le monde éclate de rire.

Nous reprenons la route, avec un objectif en tête : arriver à Venise pour pouvoir visiter cette ville dont nous entendons parler depuis si longtemps.

C'est sur la route de Venise que nous avons commencé à expérimenter le silence. Un silence parfois long, de quelques heures. On comprend que parfois, il vaut mieux un beau silence que des paroles lacunaires qui n'attendent pas de réactions, et qui comblent le vide. Vivre en continu avec la même personne est un défi que nous n'avions pas anticipé. Notre amitié, que nous croyions acquise, est en réalité à construire au quotidien., mais quelle joie de pouvoir vivre ces moments avec son ami !

La météo en Italie n'est pas très clémente. Nous décidons de nous arrêter dans un camping pour la nuit, pour pouvoir prendre une bonne douche, et pouvoir cuisiner au sec. Changer de pays, c'est également pouvoir découvrir ses spécialités culinaires. Dans chaque bivouac où nous nous arrêtons, nous cuisinons grâce à notre réchaud-tiroir dans le coffre de notre petite Fiat. Le magrès de canard est ici remplacé par des pâtes carbo recette traditionnelle. Côme s'en donne à cœur joie pour proposer des recettes originales, dégustées sur notre table de camping face à une vue magnifique.



Nous visitons Venise le lendemain matin. *« Rues labyrinthes, impasses, plaisir de se perdre et de découvrir des lieux cachés ».* L'après-midi, cap sur la Slovénie.

Rencontre avec Ajda et Dormen dans leur ferme. La route pour y accéder sillonne les champs slovènes. Nous sommes frappés par la couleur verte des prairies qui sépare les villages, qui donne presque l'impression d'être en Suisse. Les habitants sont presque tous fermiers.

Ajda et Dormen tiennent une ferme familiale, avec de nombreuses vaches, mais également des chevaux et des poules. Ils vivent avec les parents de Dormen, qui travaillent également dans la ferme. La grand-mère fait merveilleusement bien la cuisine, et nous fait goûter des spécialités slovènes qu'elle sert aux autres ouvriers. On découvre la soupe de navet slovène, accompagnée de saucisses maison. Un délice ! Le grand-père est moins loquace, mais se lève tôt pour travailler. Nous échangeons quelques sourires gênés en le croisant. On aperçoit un shot de vodka à 08h00 du matin sur le bord de la fenêtre. C'est sûrement son carburant...

En échange de leur hospitalité, nous rendons différents services, comme l'écrasage de noix ou le nettoyage du poulailler.

Le départ de cette ferme est touchant. *« On embrasse les grands-parents et on ouvre la porte de la voiture. Une petite lueur apparaît dans les yeux de Slavi, la grand-mère. Nous avons peu discuté, mais un vrai lien s'était établi entre elle et nous depuis deux jours »*. C'est la première fois que nous nous attachons réellement à des personnes pendant ce voyage.



3. Cap sur les Balkans !

« Une excitation nous envahit dès qu'une nouvelle frontière se dresse devant nous, comme si le pays qu'on allait bientôt traverser était fin moment-clé du voyage, un endroit où tout pouvait changer. A vrai dire, ce fut le cas en Croatie. Les grandes plaines verdoyantes sont soudainement troquées par des montagnes sèches et rocailleuses ».

Le passage en Croatie a lieu le jour du Vendredi Saint. Nous essayons tant bien que mal de trouver une messe, mais elles ont toutes lieu beaucoup plus tard. Finalement, nous décidons de rentrer au hasard dans une chapelle au bord de l'eau pour prier quelques instants. Un prêtre croate énorme rentre dans la chapelle et nous explique difficilement que la messe a lieu 30 minutes après. *« Il a une odeur légèrement âpre, un reste d'odeur de cuisine après avoir fait griller des saucisses à la poêle »*. Messe, procession mariale avec hommes et femmes séparées. Nous ne comprenons pas la séparation et subissons quelques moqueries.

Sur la route pour notre bivouac, nous nous arrêtons pour acheter du riz pour le dîner. Accolé au supermarché, un petit bar nous tend les bras, avec des télévisions qui retransmettent un match de football local. Nous essayons d'entamer une discussion, mais la barrière de la langue dans ce petit bled paumé au milieu des montagnes croates est vraiment forte. On participe à cette liesse pendant une petite heure, et nous dirigeons vers notre lieu de bivouac pour la nuit : un point de vue magnifique sur la mer.



La nuit en Croatie est très agréable. Nous nous réveillons avec un petit vent sur nos joues et une température idéale dans nos sacs de couchage. La journée s'annonce ambitieuse : nous devons être le soir même en Albanie pour pouvoir être à Pâques chez les soeurs du Verbe Incarné, à qui nous avons promis d'être là.

Nous passons à Dubrovnik, pour y rester une grosse heure. Visite express de sa vieille ville, entourée de remparts impressionnants. Nous nous perdons dans les rues, mais pas trop longtemps, nous n'avons pas de temps à perdre ! La route croate nous réserve encore de belles surprises, puisque nous longeons la mer, jusqu'au Monténégro.

Le Monténégro nous surprend. On sent la présence de la corruption et d'une forme de mégalomanie avec des grands panneaux publicitaires pour les prochaines élections à tous les coins de rue. Les routes sont très mauvaises, avec de nombreux nids de poule. Parfois, le goudron s'arrête soudainement. La conduite des monténégrins laisse également à désirer. Nous voyons sur la route de nombreux accidents qui nous poussent à une grande vigilance.

Pour atteindre l'Albanie, il faut traverser le lac de Skadar. Deux options s'offrent alors à nous : un ferry, ou la route qui fait le tour du lac. Un peu méfiants, nous avons pris la route, ce qui nous a sûrement rajouté quelques heures de route. Mais ce choix en valait le coup. La lumière du soir vient sublimer les parois rocheuses des montagnes qui plongent dans le lac. Quelques petites presqu'îles se dégagent des flancs des falaises, offrant aux monténégrins le plaisir d'aller prendre l'apéritif sur des terrasses ensoleillées.

Nous arrivons en Albanie de nuit. Bassel, un palestinien, nous accueille dans une ferme. Il nous parle de sa passion pour la méditation, et essaye de nous la transmettre, en vain. Des débats sur la spiritualité commencent, mais nous sommes épuisés après cette journée de route.

4. Pause longue durée en Albanie

Dimanche, 09h00. Nous arrivons pile à l'heure pour la messe de Pâques, à Zhëje.

« A peine arrivés, une dizaine d'enfants viennent nous dire bonjour et tournent en sautillant autour de la voiture. Je suis intrigué et pense tout de suite qu'il y a quelque chose qui cloche. Normalement, un enfant a plus de peurs, de filtres, et ne s'avance pas vers un inconnu. Serait-ce différent en Albanie ? »

Nous comprenons que ces soeurs accueillent 11 orphelins, ou des enfants qui ont des parents à problèmes. Nous sommes d'emblée conviés au déjeuner de Pâques, et nous apprenons à mieux faire leur connaissance. Les échanges à table sont composés d'un doux mélange d'espagnol et d'albanais. Problème : nous avons fait LV1 allemand au lycée, et ne comprenons pas un mot de la langue locale. La communication est un peu confuse, et les *-as* que nous rajoutons à la fin des mots français pour les « hispaniser » ne suffisent pas pour se faire comprendre. Heureusement que nous avons Google Traduction, et que certains enfants ont en tête quelques mots d'anglais.



Quelques heures après notre arrivée, nous sommes épuisés. Nous avons déjà fait 6 courses poursuites, 5 tours de la maison en bicyclette, organisé un match de football, joué au volley. Mais la joie de ces enfants est tellement forte et communicative que nous passons toute l'après-midi avec eux. Presqu'aucun des 11 enfants n'est timide, et tous engagent facilement la conversation, posent des questions. Les discussions les plus longues ont lieu lors de la vaisselle. Pendant une heure, nous engageons des échanges, notamment avec Mirella, 9 ans, qui malgré son jeune âge et la barrière de la langue, fait preuve d'une très grande maturité pour son âge.

En échange du gîte et du couvert, nous proposons de faire des travaux dans le jardin qui entoure toute la maison. Pendant que les enfants sont à l'école, nous nous battons avec un vieux rotofil et la tondeuse pour qu'ils fonctionnent. Le travail n'est pas fini quand les enfants rentrent, qui veulent absolument nous suivre et tenir la tondeuse pour les derniers allers-retours qu'il reste à faire.

Les repas sont très amusants à observer. Une chose est sûre : les enfants n'ont jamais le ventre vide ! Vicenze, huit ans, cumule une moyenne de 10 yaourts par déjeuner.

Ces trois jours auront été finalement très reposants, et très ressourçants. De baroudeurs à animateurs de colonies de vacances, ce voyage nous réserve décidément de belles surprises !

5. Le passage en Asie.

Après trois jours, nous repartons de Zhëje direction Thessalonique, en Grèce. Une grosse journée de route nous attend. L'arrivée en Arménie est de plus en plus proche dans le temps, et la route est encore très longue ! Nous bivouaquons en face de Thessalonique. Le spot est magnifique sur le papier, mais de nombreux moustiques viennent perturber la nuit, ainsi que des chanteurs nocturnes. Rien de bien méchant, nous reprenons de plus belle la route vers Istanbul !

Après une halte magique dans un restaurant grec familial sans aucun client, nous passons enfin la frontière turque.

Istanbul. Nous en avions rêvés. Cette ville frontière avec l'Asie est magique. La diversité des quartiers est stupéfiante. Du côté européen, la ville est divisée entre le quartier Nord très bourgeois et libéral, et le quartier Sud historique, très conservateur. Nous traversons la place Taksim, où ont eu lieu toutes les manifestations récentes contre le gouvernement d'Erdogan. Nous sommes traversés par des sentiments étranges, à la fois par un émerveillement face à la beauté de la ville et de ses mosquées, mais également par une forme de défiance. Le récent tremblement de terre, ainsi que l'emprisonnement du principal opposant politique du président ne nous rassurent pas. Les discussions des locaux tournent presque uniquement autour de la récente catastrophe naturelle, qui heureusement n'a pas fait beaucoup de dégâts. Pour la première fois de ce voyage, nous nous sentons dans un environnement hostile.



C'est donc dans un état d'esprit alerte que nous arpentons cette ville. C'est paradoxalement grâce à cette vigilance que l'ensemble de nos sens sont en éveil, et que nous sommes pleinement réceptifs à ce qui nous entoure : les sons, les odeurs, les regards des stanbouliotes qui nous croisent. Nous visitons le grand bazar, la Mosquée Sainte Sophie (de l'extérieur malheureusement, le ticket d'entrée est excessivement cher!). La traversée du Bosphore en bateau restera gravée dans nos souvenirs, marquée par une escorte magistrale de mouettes et de goélands autour du ferry.

Nous sommes accueillis le premier soir par la communauté salésienne d'Istanbul. Ces pères salésiens tiennent un centre d'accueil pour les enfants d'Istanbul, où des cours et différentes activités leur sont proposés. Encore une fois, nous proposons de les aider en échange de leur accueil. Nous passons une matinée à réparer et nettoyer des salles de classe endommagées.

Pour les deux nuits suivantes, c'est Victoire, une amie de Côme en échange à Istanbul, qui nous accueille. Nous découvrons qu'Istanbul ne s'essouffle jamais : la nuit reprend le flambeau du jour avec la même effervescence.

6. Rencontres spontanées à Bolu

Après trois jours à Istanbul, nous devons reprendre la route. Nous nous dirigeons vers Bolu, une petite ville à deux heures d'Istanbul.



Extraits du carnet de bord :

« Nous faisons les courses. L'ambiance est étrange. Nous avons prévu de bivouaquer ce soir, mais nous n'avons aucune envie de dormir dehors. Le temps est maussade, et les trois jours confortables que nous avons passé à Istanbul, nous paraissent déjà loin, comme une éclipse de ce voyage qui nous éprouve alors même que nous ne faisons pas d'effort physique.

En achetant des cordons bleus, on heurte un petit monsieur, 1m60 tout au plus, qui choisit des cuisses de poulet pour son dîner. Ses yeux tombants pétillent de joie, et son sourire s'étend sur nos visages à mesure que la conversation progresse. Pourtant, c'est difficile de lui parler. Nous comprenons difficilement qu'il veut savoir le grammage du poulet, et qu'il veut par la même occasion nous inviter chez lui !

Petite méfiance, qui s'atténue progressivement. Il ne semble pas riche, il a un bonnet usé sur la tête. Est-ce que nous le suivons ? Notre humeur générale nous pousse à accepter sa proposition.

Nous hésitons une nouvelle fois sur le parking : que faire maintenant, vu qu'il y a seulement deux places ? Ni une, ni deux, et à coup de « No Polis », Kerim prend la clé et démarre la Fiat pendant que nous

nous entassons sur le siège passager. L'embrayage coïncide un peu, mais nous arrivons trois minutes plus tard en bas de chez lui, une barre HLM.

Nous enlevons nos chaussures. Grand appartement, simple, mais qui contraste avec la vétusté des l'extérieur de l'immeuble. Nous rencontrons Gönül, la femme de Kerim. Regard profond, long nez, robe ample, voile foncé. Au premier abord, son physique reflète de la froideur et de la défiance. Croiser son regard a alors changé toute la perception que j'avais d'elle. Un élan de douceur me traverse. C'est grâce à ce regard que je me sens immédiatement en sécurité dans cette maison, comme si j'avais une seconde mère qui veillait sur moi à tout instant.

Dîner de rois, visite de Bolu et de ses environs. Enormément d'amour transmis, partagé, des déclarations toutes les cinq minutes. C'est très fort entre Kerim et nous. A Bolu, il connaît tout le monde et nous présente à tous ses amis. Nous restons assis, sur la place du village, pendant une bonne heure, et nous regardons les gens passer.



Pendant cette heure d'observation, je m'attarde sur le vendeur de bagel en face du banc sur lequel je suis assis. Il a un client toutes les tentes secondes, qui achète un morceau de pain pour quelques sous. Il a parfois un geste pour un pauvre homme qui veut lui acheter de quoi remplir son estomac, et refuse son argent. Il n'a pas de dent sur le devant, et sa langue exploratrice vient combler l'intersitce. Amusant. Quelques blagues, des regards souriants mais intrigués à notre égard...

Rencontre le soir même avec la famille, et notamment le fils qui nous parle immédiatement d'Erdogan et de ce qu'on pense du régime politique actuel. Difficile de ne pas botter en touche après les avertissements qu'on a reçus.

Passage marquant au moment d'interviewer Kerim et Gönül sur leur expérience des tremblements de terre. Kerim passe en premier, fier de raconter, mais donne peu de détails et sa femme en train de faire du tricot à quelques mètres lui souffle certaines de ces réponses. Elle semble avoir beaucoup de choses intéressantes à raconter. Nous lui demandons de venir témoigner. Elle se lève timidement, et vient s'asseoir devant nous. Elle témoigne, avec une voix enrouée et de plus en plus affirmée, et ponctue ses phrases par « mon fils » ou « Allah ». Le décalage avec la traduction rend la situation burlesque, avec un sujet dramatique mais des traductions comiques.

Nous sommes profondément touchés de notre séjour imprévu de deux jours dans cette famille. Nous nous rappellerons de leur phrase, au moment du départ : « les invités sont mis sur notre route par Dieu lui-même, et nous devons les recevoir ».

7. Trabzon, une enclave chrétienne

En partant du fief de notre nouveau Grand-Père turc, les comptes n'étaient pas bon : 1500 km à couvrir en une petite semaine. Notre flegme et notre envie de découvrir le monde nous avaient quelques peu retenues dans



notre avancée comme si nous n'avions pas encore voulu que la Fiat exploite l'entière de ses 44 chevaux. Le cap

fut mis vers Trabzon, dernière ville importante de l'est de la Turquie sur la mer noire à 900 km de Bolu. Les pères Salésiens nous avaient indiqués une petite communauté religieuse (un prêtre et deux soeurs) auquel nous comptions bien demander l'abri. Nous commençons à être habitué et notre gêne initial, induite par une politesse inscrite avec ardeur et sueur par nos parents, s'estompait doucement.

3h avant d'arriver - 17h :

« Hello! We are two young Catholics currently traveling through Turkey and Armenia on a humanitarian journey to help rebuild homes that were destroyed and replaced by containers. ... We are now on our way to Trabzon and were wondering if it might be possible to visit your community and humbly ask for hospitality for one night today before we continue our journey toward Armenia... »

Message répondu par la soeur : *« It wouldn't be a problem, if you can arrive before 10 pm it would be much better, but we'll wait for you to open the door. »*



Pas de chichi dans la réponse, ça nous apprendra à en faire des caisses. L'hospitalité ne se demande pas, elle s'offre et souvent de bon coeur...

Nous arrivons finalement avec Quentin, qui voyage de Paris à Hanoï en stop. Lui aussi allait à Trabzon et la Providence nous a rassemblé au bon moment. Les visages qui nous ouvrent la lourde porte protégeant la petite communauté nous paraissent un peu froid. Father Leonardo, visage creusé et fin, nous guide jusqu'à nos chambres pour la nuit. Il est tard, nous ferons connaissance demain.

Nous nous réveillons dans une maison sans une âme à l'horizon. Nous profitons d'un petit déjeuner préparé par les soeurs, et faisons alors la rencontre d'un iranien, homme à tout faire de la communauté qui nous lance directement dans les travaux du jardin. Chacun à son poste tire plus ou moins le gros lot, entre rotofil, récolte de citron ou arrachages de mauvaises herbes.

Initialement prévu pour une nuit, le séjour à Trabzon s'allonge pour deux jours supplémentaires. C'est l'occasion pour nous de mieux découvrir la vie dans cette communauté catholique, la seule communauté chrétienne de l'Est de la Turquie. Le quotidien n'est pas facile pour ce frère et les deux soeurs qui y habitent. En 2006, le prêtre de l'époque s'était fait assassiner froidement alors qu'il priait dans l'église. Sa veste, percée de deux trous, est exposée près du choeur.

« Le climat est hostile pour les deux soeurs et le frère qui nous accueillent. Entourée d'immeubles abimés par le temps, et en manque d'entretien, l'église Santa Maria est bien la dernière présence du christianisme de tout l'Est de la Turquie. De nombreux déchets sont lancés dans le jardin de l'église, témoignant du mécontentement des voisins à l'égard de cette communauté. L'atmosphère est lourde. Le père ponctue les discussions de nombreuses phrases pince-sans-rire, sur la possibilité actuelle d'exécutions sommaires et sur le fait qu'il ne sera probablement plus vivant dans les prochaines années. Nous ne savons pas vraiment comment réagir, cela doit être sa manière à lui d'extérioriser ce qu'il ressent au quotidien ».



Malgré tout, les deux soeurs et le Père gardent le sourire, et témoignent d'une forme de confiance dans l'avenir. Les fidèles sont plutôt nombreux pour la messe quotidienne. Ils sont pour la plupart des réfugiés iraniens. Leur foi intense nous déstabilise, nous bouscule et nous pousse à sonder la nôtre.

Ç[

8. Raül, géorgien, et fier de l'être.

2 mai. Nous devons être dans trois jours à Spitak. Nous sommes à peu près dans les temps, mais nous ne devons pas trainer.

Le passage de la frontière géorgienne se fait sans encombres. Nous traversons Batoumi rapidement, et cherchons un petit boui boui pour remplir nos estomacs. On nous avait plusieurs fois parlé de l'hospitalité géorgienne, et nous étions assez confiants de trouver un logement pour la nuit.

Arrêtés sur un parking près de la réserve naturelle de Kintrishi, nous entamons la discussion avec deux géorgiens. Encore une fois, pas facile, et nous sentons que nous arrivons au bout des sujets de conversation. Soudain, un autre géorgien nous alpague. Court sur patte, léger strabisme, une veste de costume un peu usée, les joues bien roses. Il se présente : il s'appelle Raül, et il nous invite à diner.

Nous rentrons dans le restaurant accolé au parking. Raül nous fait alors découvrir des spécialités géorgiennes : le Katchapouri, une sorte de pizza au fromage, accompagnée de crudités, et surtout d'un énorme pichet de vin blanc. Raül travaille pour une agence de tourisme, et a une connaissance approfondie de la culture de son pays. Nous discutons longuement sur la tradition viticole géorgienne, mais également sur l'importance des liens familiaux et amicaux.

La discussion est ponctuée de « toasts », une tradition géorgienne très importante. Au début du diner, l'hôte est désigné « tamada », le chef de la table, dont la mission est de faire des toasts à intervalles de temps réguliers, et montrer à ses convives une verve poétique. Raül est un excellent Tamada. Il nous explique que le Tamada doit être épaulé de son « Menekippe », celui qui se charge de remplir les verres. Rapidement, nous comprenons que notre verre ne doit pas se vider, sinon il est immédiatement rempli.

« Toutes les deux secondes, on a le droit à un toast » : pour notre futur, pour nos femmes, pour notre famille, pour notre nation... le verre tendu, à deux doigts de la tendinite mais surtout d'un éclat de rire, on s'étonne de cette pratique. Raül adore montrer qu'il est le chef d'orchestre de la tablée ».

Pendant le diner, Raül appelle son ami. Nous montons dans son 4x4, sans tout à fait comprendre le programme.



« Je ne réalise pas ce qu'il se passe. Quelques heures plus tôt, nous ne le connaissions pas, et nous voilà dans son 4x4, puis chez son ami dans un chalet rudimentaire à 2000 mètres d'altitude, en train de boire du vin maison qu'il a fait dans ses vignes. Deuxième diner, danses géorgiennes, chants d'Aznavour à la guitare, jeux de Playstation... C'est le paradis ».

9. Dernières routes

Le réveil géorgien est difficile. Le goût du vin naturel du Menekippe de la veille est tout à coup moins agréable.

L'aboutissement de ce périple est de plus en plus proche. La frontière arménienne n'est pas loin. Enfin c'est ce qu'on pensait. En voulant emprunter une petite route de montagne pour rejoindre un poste frontière un peu

reculé, nous nous sommes retrouvés face à une route fermée : l'hiver n'est pas complètement fini en Géorgie. Rebroutant un peu chemin, nous reprenons finalement la bonne route qui nous mène à notre dernier passage de frontière.

« Il se dresse là, au milieu d'une route esulée qui ne mène qu'à lui. Seul point de passage qui s'impose, dernier rempart d'une destination tellement rêvée. On voit pour la première fois les plaques arméniennes qui rentrent chez eux. L'excitation est palpable. »

Les formalités durent. Nous rencontrons une famille d'allemands en VanTrip, qui ne saisissent pas un mot de tout le balais de documents demandés, de question, d'aller-retour entre les différentes guérites, comme nous. Après deux bonnes heures d'attentes, on nous ouvre enfin la dernière barrière, ponctué d'un premier : « Welcome to Armenia »

L'Arménie nous accueille avec de grandes plaines à perte de vue. Nous y sommes enfin ! Une grande joie nous traverse, et nous chantons, crions dans cette petite Fiat qui aura vu tant de paysages pendant ce mois de voyage !

Nous redevenons émerveillés de ce que nous découvrons et voyons. Après 1 mois de voyage, on peut s'essouffler à s'émerveiller des nouveautés. Mais tout ici prend sens. Nous roulons encore une grosse heure. Nous interprétons toute trace dans la montagne comme la faille du tremblement de terre de Spitak. Tout devient enfin réel et devant nos yeux.

« 6000 km, 26 jours de voyage, 10 frontières traversées, 0 casse. Notre périple prend fin dans cette petite maison des volontaires qui aident les soeurs de mère Theresa : une maison conteneur. Drôle d'ironie ou signe du destin... Je mets une petite tape amicale sur la carrosserie de notre vieille Fiat. Elle est devenue un personnage à part entière de notre aventure. »

A bientôt pour la deuxième newsletter du voyage !

Côme et Augustin

